

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

ORESTE, LE CHOËUR, MINERVE, PARAÎT DANS UN CHAR,
PORTÉ SUR DES NUAGES A TRAVERS LES AIRS.

MINERVE.

La voix qui m'implore s'est fait entendre jusqu'aux bords du Scamandre, dans ces champs que jadis les princes et les chefs de la Grèce assignèrent aux enfants de Thésée, comme un don choisi sur tous les biens des vaincus, pour m'être à jamais consacré¹. A ces accents, j'ai précipité ma course infatigable; j'ai attelé mes coursiers agiles à ce char, et l'égide m'a servi d'ailes pour mieux fendre les airs. (*Elle aperçoit Oreste et les Furies*). Quelle troupe est ici rassemblée? Je ne redoute rien, mais ce que je vois m'étonne. Qui êtes-vous? Je vous parle à vous tous; à cet étranger qui embrasse ma statue; et à vous, qui ne ressemblez à nul des êtres que produit la nature, à rien de ce qui se voit chez les

1. Le scoliaste rapporte que les habitants de Mitylène disputèrent aux Athéniens la possession de la ville de Sigée, et qu'un combat particulier décida du sort de cette ville et la fit passer sous la domination de Mitylène. Eschyle ne perdant jamais de vue les intérêts politiques de sa nation, veut ici rappeler aux Athéniens leurs anciens droits et les engager à combattre les Mitylénéniens pour recouvrer la ville qui leur a été enlevée.

dieux ni chez les hommes... Mais insulter à votre difformité, ce serait une injustice, et Thémis le défend.

LE CHŒUR.

Fille de Jupiter, vous saurez tout en peu de mots. Nous sommes les éternels enfants de la nuit. On nous appelle Furies dans les enfers.

MINERVE.

Je connais votre origine et votre nom.

LE CHŒUR.

Vous apprendrez bientôt quel est mon ministère.

MINERVE.

Je le saurai, si vous me l'expliquez.

LE CHŒUR.

Nous poursuivons partout les assassins.

MINERVE.

Et où le meurtrier trouve-t-il un terme à sa fuite ?

LE CHŒUR.

Dans le séjour où jamais n'entra la joie.

MINERVE.

Cet homme a-t-il mérité d'être ainsi poursuivi ?

LE CHŒUR.

Oui. Il a osé égorger sa mère.

MINERVE.

Quelque pouvoir menaçant ne l'y a-t-il point forcé ?

LE CHŒUR.

En est-il d'assez fort pour rendre un parricide nécessaire ?

MINERVE.

De deux parties je n'ai encore entendu que la première.

LE CHŒUR.

S'il l'ose, qu'il donne et défère ici le serment.

MINERVE.

Vous voulez paraître juste plus que vous ne l'êtes en effet.

LE CHŒUR.

Comment ? expliquez-vous : nous connaissons votre sagesse.

MINERVE.

Les serments seuls ne font pas la justice.

LE CHŒUR.

Eh bien ! examinez et jugez-nous.

MINERVE.

Me prenez-vous pour arbitre ?

LE CHŒUR.

Qui vous refuserait ? digne fille d'un digne père.

MINERVE.

Étranger, à votre tour, qu'avez-vous à dire. Quelle est votre patrie, votre naissance, votre infortune ? Repoussez l'accusation, si c'est avec confiance dans la justice de votre cause que vous êtes venu, suppliant respectable, comme autrefois Ixion chez Jupiter, embrasser mon image dans mon sanctuaire. Répondez clairement à mes questions.

ORESTE.

Puissante Minerve, vos derniers mots ont rassuré mon cœur. Je ne suis plus impur, et mes mains en la touchant n'ont point souillé votre image. Je vous en donnerai une preuve certaine. La loi veut que tout homicide garde le silence jusqu'à ce qu'il ait été purifié par le sang expiatoire d'une jeune victime. Eh bien ! il y a longtemps que dans d'autres lieux, le sang des victimes et l'eau lustrale ont lavé mon crime, et c'est un soin dont aujourd'hui je suis délivré. Quant à mon origine, vous la saurez bientôt. Je

suis Argien ; mon père vous est connu ; c'est Agamemnon, le chef de l'armée des Grecs, par les mains duquel vous avez détruit Iliou. De retour en son palais, il y est mort, non glorieusement, mais par la noire perfidie de ma mère, surpris dans un piège funeste, dans un bain, dont les apprêts déposent encore contre elle. J'étais alors en exil. Longtemps après je revins, et je tuai, je ne le nie point, je tuai ma mère, pour venger un père que j'aimais. Mais, de ce que j'ai fait, Loxias a été le complice et l'instigateur. Ses menaces aiguillonnantes m'annonçaient des maux affreux si je ne punissais pas les auteurs d'un forfait. Déesse, décidez si je suis innocent ou coupable. Quel que soit votre arrêt, je m'y sou mets.

MINERVE.

Cette cause est difficile ; quel mortel oserait la juger ? Moi-même je n'ai pas le droit de soustraire un meurtrier à la justice vengeresse. D'ailleurs il faut ménager ici, d'une part, un suppliant, qui, purifié selon les formalités requises, ne souille point ma demeure, et dont, s'il est absous, je fais l'ami de mon peuple ; de l'autre, ces divinités, dont le courroux n'est pas facile à calmer, et dont le cœur, si elles se retirent sans avoir triomphé à mon tribunal, répandra sur cette terre un venin corrupteur qui l'infectera pour jamais. Tels sont à la fois les biens que je puis espérer et les maux que je dois craindre. Mais, puisqu'il faut prononcer, je vais établir à jamais un tribunal et des juges que j'engagerai par des serments solennels. Vous cependant préparez vos témoignages et vos preuves que la justice admettra sur la foi du serment. Je vais choisir les plus intègres de mes citoyens. Je reviendrai décider cette cause avec eux et leur ferai jurer de ne point trahir l'équité.

SCÈNE II.

LE CHOEUR.

Si ce parricide triomphe aujourd'hui, des lois nouvelles vont tout renverser. Ce crime se multipliera chez les mortels par la facilité de l'exécuter. Que d'attentats les pères auront désormais à craindre de leurs enfants !

Le courroux des furies vigilantes n'arrêtera plus les forfaits : nous leur laisserons un libre cours. Chacun apprendra, en frémissant, le malheur d'autrui : plus de fin ni de terme aux peines ; plus de consolation pour l'infortuné. Que celui qui sera frappé ne nous invoque plus ! Qu'il ne s'écrie plus : ô vengeance ! ô trône des Furies ! Bientôt sans doute, victime d'un nouveau forfait, un père ou une mère gémiront ; mais en vain : le palais de la justice est détruit.

Quelquefois le seul regard sévère et pénétrant d'un juge assis arrête le coupable. La frayeur qui retient est utile. Si le cœur ne nourrit aucune crainte, quel homme, quelle ville respectera la justice ?

L'anarchie est dangereuse autant que le despotisme : ce n'est que dans un juste milieu que dieu, dont l'œil embrasse tout, a fait résider la force. En un mot l'impiété ne produit que l'injure ; mais de la sagesse naît une douce et désirable félicité.

Mortel, écoute-moi : respecte l'autel de la justice ; ne va point, épris de l'amour du gain, le renverser d'un pied sacrilège ; car la punition t'attend, et l'arrêt est irrévocable. Honore tes parents, et garde inviolablement les lois de l'hospitalité.

Qui pratique volontairement la justice ne peut être mal-

heureux et ne périt jamais tout entier ; mais l'audacieux qui, sans équité, confond tous les droits, fait, tôt ou tard, un terrible naufrage, lorsque la tempête, attaquant son navire, en brise les antennes.

Il invoque des dieux qui ne l'écoutent pas ; il lutte avec l'orage : mais le ciel rit en voyant l'impie humilié dans les chaînes indissolubles du malheur qu'il ne peut surmonter. Sa prospérité première a échoué à l'écueil de la vengeance : il périt et ne laisse ni regret ni souvenir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

Minerve revient accompagnée de ceux des Athéniens qu'elle a choisis pour juges. Elle est aussi suivie d'un héraut et d'une foule de peuple qu'attire la curiosité. Oreste et les Euménides se transportent également sur l'aréopage, ou colline de Mars.

SCÈNE PREMIÈRE.

MINERVE, LES ARÉOPAGITES, LES EUMÉNIDES, ORESTE, PEUPLE, HÉRAUT. LES JUGES S'ASSEYENT ET MINERVE PRÉSIDE.

MINERVE.

Héraut, faites votre devoir ; contenez la foule ; que le son perçant de la trompette appelle hautement le peuple à ce tribunal assemblé ; qu'on fasse silence ; qu'on écoute les lois qu'Athènes doit observer à jamais et le jugement qui va décider cette cause.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, APOLLON.

LE CHŒUR.

Puissant Apollon, commande aux lieux où tu règnes.
Qu'as-tu à démêler ici ?

APOLLON.

J'y viens servir de témoin. Cet homme a été suppliant dans mon temple ; il a embrassé mes autels ; je l'y ai purifié de son crime, et je serai impliqué dans l'accusation comme instigateur de la mort de sa mère. Vous qui confirmerez le jugement, Minerve, faites-y procéder en règle.

MINERVE.

J'appelle la cause. (*Aux Euménides*). Je vous défère la parole. C'est à l'accusateur qu'il appartient de parler le premier et d'énoncer les faits.

LE CHŒUR.

Nous sommes plusieurs ; mais nous parlons brièvement. Toi (*à Oreste*) réponds exactement à chaque interrogation. D'abord, est-il vrai que tu aies tué ta mère ?

ORESTE.

Je l'ai tuée ; je ne le nie point.

LE CHŒUR.

Nous triomphons. Voilà déjà notre athlète tombé une fois¹.

ORESTE.

Vous vous vantez avant qu'il soit terrassé.

LE CHŒUR.

Réponds encore : comment l'as-tu tuée ?...

ORESTE.

Cette main lui a enfoncé un poignard dans le sein.

LE CHŒUR.

Qui te l'a conseillé ? qui te l'a persuadé ?...

1. Dans les combats de la gymnastique, l'athlète qui avait renversé trois fois son adversaire était réputé vainqueur.

ORESTE.

Les oracles d'Apollon : c'est lui que j'atteste.

LE CHŒUR.

Ses oracles!... Un dieu prophète t'ordonner un parricide!

ORESTE.

Oui : et jusqu'ici je n'accuse point la fortune.

LE CHŒUR.

Bientôt, condamné par l'arrêt, tu changeras de langage.

ORESTE.

Je suis tranquille : du fond de son tombeau mon père sera mon défenseur.

LE CHŒUR.

Assassin d'une mère, tu comptes sur les morts !

ORESTE.

Elle s'était souillée de deux crimes.

LE CHŒUR.

Comment? Prouve-le devant tes juges.

ORESTE.

Elle avait tué son époux, et mon père.

LE CHŒUR.

Sa mort a tout expié; mais toi tu vis !

ORESTE.

Tant qu'elle a vécu, que ne l'avez-vous poursuivie?

LE CHŒUR.

Celui qu'elle avait tué n'était pas de son sang.

ORESTE.

Et moi, suis-je donc du sang de ma mère ?

LE CHŒUR.

Quoi? de celle qui t'a nourri dans son sein? Scélérat, tu renies le sang de ta mère !

ORESTE.

Apollon, témoignez, déclarez si ce fut avec justice que je la tuai. Je ne puis nier d'avoir commis ce meurtre ; mais vous paraît-il juste ou non ? Décidez ; votre réponse sera ma défense.

APOLLON.

Auguste tribunal de Minerve, devant vous je dirai la vérité et le dieu prophète ne mentira point. De mon trône fatidique, jamais homme, femme, ou ville ne reçut de réponse qui ne me fût inspirée par le souverain des dieux ; jugez de quel poids est ici mon témoignage. Conformez-vous à la volonté de mon père : il n'est point de serment qui l'emporte sur lui.

LE CHŒUR.

Ainsi donc, à t'entendre, Jupiter t'a dicté l'oracle qui ordonnait à Oreste de ne compter pour rien les droits de sa mère ?

APOLLON.

Sans doute : le meurtre d'une femme est-il donc comparable à l'assassinat d'un héros qui n'avait reçu le sceptre que des mains de Jupiter, et que son épouse immola, non par de nobles coups, tels que ceux de l'Amazone (car il faut que vous le sachiez, ô Pallas ! ô juges qu'elle a choisis !), mais en le frappant, au retour de la guerre où il avait si souvent triomphé, après un accueil trompeur, au milieu de son bain, embarrassé dans le voile artificieux, dans le vêtement sans issue qu'elle lui avait exprès préparé. Tel a été le sort du mortel auguste qui jadis avait commandé mille vaisseaux. Je l'ai raconté pour que le tribunal qui doit prononcer dans cette cause en soit indigné.

LE CHŒUR.

Jupiter, s'il faut t'en croire, honore par préférence les

destins des pères. Toutefois il enchaîna le sien, l'antique Saturne. Sa conduite ne contredit-elle pas tes discours? Juges, qui nous écoutez, c'est vous que j'atteste.

APOLLON.

O monstres détestables, abhorrés des dieux!... On peut sortir des fers, il y a du remède, mille moyens peuvent en affranchir. Mais quand la terre a bu le sang d'un homme, lorsqu'une fois il est expiré, on ne peut plus le rendre à la vie. Mon père n'a point inventé d'enchantement vainqueur de la mort, lui qui sans peine, sans effort, bouleverse l'univers.

LE CHŒUR.

Vois ton injustice en défendant ce coupable. Après avoir versé le sang qui l'anima, le sang de sa mère, habitera-t-il dans Argos la maison paternelle? de quels autels publics pourra-t-il approcher? quelle société lui permettra de participer à ses libations?

APOLLON.

Écoutez ce que je vais dire, et reconnaissez-en la vérité. La mère est, non la créatrice de ce qu'on appelle son enfant, mais la nourrice du germe versé dans son sein. C'est le père qui crée : la femme, comme un dépositaire étranger, reçoit le fruit, et, quand il plaît aux dieux, le conserve. La preuve de ce que j'avance est qu'on peut devenir père sans le concours d'une mère; témoin la fille du dieu de l'Olympe, qui n'a point été conçue dans les ténèbres du sein maternel. Quelle déesse eût produit un rejeton si parfait? Pallas, je veux contribuer de toute ma puissance à la grandeur de ta ville et de ton peuple. J'ai envoyé ce suppliant à tes autels, pour qu'il devînt à jamais le fidèle ami d'Athènes. Déesse, fais-toi des alliés de lui et de ses

descendants. Que cette union soit éternelle et que la postérité en respecte le serment.

MINERVE.

Les parties ont assez parlé. Que chacun donne son suffrage selon qu'il le croit équitable.

LE CHŒUR.

J'ai employé toutes mes armes; voyons quelle sera l'issue du combat.

MINERVE.

Comment pourrai-je ici éviter tout reproche ?

LE CHŒUR.

Vous avez tout entendu : en donnant vos suffrages, Athéniens, au fond du cœur respectez vos serments.

MINERVE.

Peuple; qui, pour la première cause, en ces lieux allez entendre juger un meurtre, écoutez mes lois. Cette assemblée sera désormais pour le peuple d'Égée un tribunal éternel. Jadis les Amazones fortifièrent ce mont, où elles s'étaient campées, lorsque irritées contre Thésée, elles opposèrent des tours à ses tours nouvellement bâties. Elles y sacrifièrent à Mars; et cette colline, depuis ce temps, fut appelée le mont de Mars. Le respect et la crainte de ce tribunal, parmi vos citoyens, la nuit comme le jour, arrêteront l'injustice, pourvu qu'eux-mêmes, par un mauvais mélange, n'en altèrent point la constitution. Cette source limpide, si vous la troublez par la fange, n'étanchera plus votre soif. Que mon peuple n'embrasse ni l'anarchie ni le despotisme; ne bannissez point de ma ville toute sévérité: quel mortel est juste lorsqu'il n'a rien à craindre. Maintenez ce tribunal majestueux que j'établis comme le boulevard de ce pays et le salut de cette ville; tribunal tel que

n'en eut jamais ni le Scythe, ni le peuple de Pélopes. Toujours incorruptible, vénérable, actif, il veillera sur Athènes, tandis que vous dormirez en paix. Voilà les conseils que je donne pour l'avenir à mon peuple. Mais il faut procéder : donnez vos suffrages, portez le jugement, et songez à vos serments. J'ai dit.

LE CHŒUR.

Gardez d'offenser les redoutables divinités des enfers : je vous le conseille.

APOLLON.

Moi, je vous ordonne de respecter les oracles de Jupiter et d'Apollon. Ne les rendez pas inutiles.

LE CHŒUR.

Tu favorises une cause de sang, qui n'est point de ton ressort. Si tu restes ici tu souilleras pour jamais ton sanctuaire prophétique.

APOLLON.

Quoi donc ? Jupiter eut-il tort d'écouter Ixion, le premier homicide ?

LE CHŒUR.

Soit... Mais si je n'obtiens justice, je reviendrai visiter ce pays dans ma colère.

APOLLON.

Les nouveaux et les anciens dieux vous méprisent également. C'est moi qui l'emporterai.

LE CHŒUR.

Ta conduite fut la même dans le palais de Phérès, quand tu persuadas aux Parques de donner l'immortalité à des hommes.

APOLLON.

Ne doit-on pas récompenser un bienfaiteur, surtout quand il nous implore ?

LE CHŒUR.

Tu détruis d'anciennes divinités, après avoir trompé, par le sommeil, de vieilles déesses.

APOLLON.

Condamnées dans ce jugement, bientôt vous exhalerez un venin qui ne sera plus à craindre.

LE CHŒUR.

Ta jeunesse insulte à mon âge. J'attends l'arrêt : jusque-là je suspends mon courroux contre Athènes.

MINERVE.

C'est à moi de porter le dernier suffrage : je le donne à Oreste. Je n'ai point de mère dont j'aie reçu la naissance ; et sans me soumettre à l'hyménée, je rends hommage au sexe viril. Je suis toute pour la cause d'un père ; et je ne vengerai point par préférence la mort d'une femme qui tua son époux et son maître. Si les suffrages sont égaux, Oreste est absous. Renversez les urnes, vous à qui ce soin est confié. (*On compte les suffrages*).

ORESTE.

Puissant Apollon, qui l'emportera ?

LE CHŒUR.

O nuit ténébreuse ! ô ma mère ! tu le vois ; il y va de notre existence ou de notre désespoir. Nous périrons, ou nous conserverons nos droits.

APOLLON.

Athéniens, comptez exactement les suffrages. Gardez-vous d'employer la fraude : un suffrage de plus ou de moins sauve ou détruit des familles.

MINERVE.

Les suffrages sont égaux : Oreste est absous¹.

ORESTE.

O Pallas ! ô déesse tutélaire ! vous me rendez à ma patrie dont j'étais séparé. Les Grecs diront : « Voilà cet Argien qu'ont rétabli dans l'héritage paternel Pallas, Apollon, et avec eux le tout-puissant Jupiter Sauveur ». C'est Jupiter qui, touché du sort de mon père, m'a sauvé des Furies vengeresses de ma mère. Prêt à retourner à Mycènes, je jure à cette contrée, à ce peuple, que jamais les rois d'Argos ne porteront la guerre en ces lieux. S'ils osaient jamais trahir ce serment, du fond de mon tombeau je leur rendrais, par des châtimens terribles, les chemins d'Athènes si difficiles, je leur enverrais de si funestes auspices, qu'ils ne tarderaient pas à se repentir. Mais, s'ils le gardent, si, fidèles alliés, ils honorent toujours la ville de Pallas, mes mânes leur seront favorables et propices. Adieu, déesse ; adieu, peuple d'Athènes. Que vos armes soient pour vos ennemis un fléau redoutable et fassent la gloire et la sûreté de vos amis.

SCÈNE III.

MINERVE, LES EUMÉNIDES, PEUPLE D'ATHÈNES.

LE CHŒUR.

Ah ! divinités nouvelles, au mépris des plus anciennes lois,

1. Cet usage seul montre l'humanité qui régnait dans les tribunaux d'Athènes. Les juges étaient toujours censés pencher vers la clémence ; et, lorsque les suffrages pour l'accusateur et l'accusé étaient égaux, celui-ci était absous. ARISTOTE, sect., 23 quest. 13, rapporte plusieurs raisons de cet usage ; mais la plus forte de toutes était le caractère de douceur et de bonté qui semblait appartenir particulièrement aux Athéniens.

vous arrachez donc le coupable de mes mains. Malheureuse, déshonorée, furieuse, que me reste-t-il, hélas ! qu'à répandre sur cette terre le venin contagieux de mon cœur ulcéré ! O vengeance ! que la sécheresse et la stérilité, envahissant cette contrée, y rassemblent leurs fléaux destructeurs. Je gémis !... Que faire ? que devenir ?... Indignement traitées par les Athéniens, filles de la nuit, il ne nous reste que la douleur et la honte.

MINERVE.

Croyez-moi, supportez sans peine ce jugement. Vous n'avez pas été vaincues ; les suffrages se sont trouvés égaux. On n'a point voulu vous offenser. La volonté de Jupiter était marquée. L'auteur même de l'oracle attestait que l'impunité avait été promise à Oreste. Ne soyez donc point courroucées. N'appesantissez point votre vengeance sur ce pays, ne le rendez point stérile en y versant votre poison, ce sauvage, ce dévorant fléau des plantes ; et moi, je vous promets solennellement, qu'ici, placées dans d'augustes foyers, honorées de tous les habitants, vous aurez dans cette contrée religieuse des retraites et des temples.

LE CHŒUR.

Ah ! divinités nouvelles, au mépris des plus anciennes lois vous arrachez donc le coupable de mes mains ! Malheureuse, déshonorée, furieuse, que me reste-t-il, hélas ! qu'à répandre sur cette terre le venin de mon cœur ulcéré ! O vengeance ! que la sécheresse et la stérilité, envahissant cette contrée, y rassemblent leurs fléaux exterminateurs ! Je gémis. Que faire ? que devenir ? Indignement traitées par les Athéniens, filles de la nuit, il ne nous reste que la douleur et la honte.

MINERVE.

Vous n'êtes point déshonorées. Déesses, dans l'excès de votre

colère, ne désolerez point l'habitation des mortels. Minerve, faut-il le dire, peut quelque chose auprès de Jupiter. Seule d'entre les dieux, je sais où repose la foudre. Mais je ne serai point forcée d'y recourir. Cédez à mes avis; ne lancez point contre cette terre de vaines imprécations, dont l'effet ne vous satisferait pas. Calmez les noirs orages de votre âme; et, quand vous partagerez avec moi les honneurs et les temples de cette contrée, quand on vous offrira souvent les prémices, pour vous rendre favorables à l'hymen ainsi qu'aux enfantements, vous applaudirez à jamais à mes conseils.

LE CHŒUR.

Souffrir de pareils traitements! O ciel! dans ma vieillesse, habiter la terre avec opprobre! quelle honte! Je ne respire que colère et vengeance. Hélas! hélas! quelle douleur déchire mon sein! O nuit! ô ma mère! entends mes cris. La ruse inévitable des nouveaux dieux m'enlève, en un instant, mes honneurs et ma gloire.

MINERVE.

Je pardonne ces transports par égard pour votre âge. Sans doute, je vous cède beaucoup en sagesse; mais Jupiter ne m'en a pas non plus refusé le don. Si vous allez habiter un autre pays, vous regretterez cette contrée: je vous le prédis. Le temps ne fera qu'augmenter la gloire des Athéniens; et vous, placées honorablement près du palais d'Érechtée, vous y verrez et les hommes et les femmes vous rendre des honneurs tels que vous n'en recevrez chez aucun peuple. Ne jetez point dans ce pays des semences de discorde, tourments aigus des jeunes âmes livrées à de sombres fureurs. N'allez point, rendant les cœurs de mes citoyens prompts à se haïr, allumer ici les guerres civiles. Qu'ils combattent l'étranger, l'occasion en est proche; c'est

là qu'ils trouveront la gloire, non dans les guerres intestines. Acceptez les offres que je vous fais. Bienfaites autant que bien traitées et comblées d'honneurs, partagez avec moi ce séjour aimé des dieux.

LE CHŒUR.

Souffrir de pareils traitements ! O ciel ! dans ma vieillesse habiter la terre avec opprobre ! quelle honte ! Je ne respire que colère et vengeance. Hélas ! hélas ! quelle douleur me déchire ! O nuit ! ô ma mère ! entends mes cris. La ruse inévitable des nouveaux dieux m'enlève, en un instant, mes honneurs et ma gloire.

MINERVE.

Je ne me laisserai point de vous donner un conseil salutaire : vous ne pourrez dire qu'une divinité plus jeune que vous, Minerve, et ses citoyens, ont, par leurs mépris, chassé de ces lieux d'anciennes déesses. Si la persuasion, prêtant à mes discours son charme adoucissant, a sur vous de l'empire, vous resterez ici ; mais, si vous n'y consentez pas, c'est injustement que vous ferez éprouver votre colère, votre haine et votre vengeance, à cette ville et à son peuple, puisqu'il ne tient qu'à vous d'en partager la possession et d'y recevoir à jamais un culte légitime.

LE CHŒUR.

Puissante Minerve, quel asile m'y promettez-vous ?

MINERVE.

Un asile exempt de toute disgrâce : daignez l'accepter.

LE CHŒUR.

Eh bien ! je l'accepte. Mais quel sera mon pouvoir ?

MINERVE.

Nulle famille, sans vous, ne pourra prospérer.

LE CHŒUR.

Et vous m'assurez ce degré de puissance ?

MINERVE.

Je comblerai de bien ceux qui vous respecteront.

LE CHŒUR.

Vous vous y engagez pour toujours?

MINERVE.

Les promesses de Minerve ne sauraient être vaines.

LE CHŒUR.

Vous me désarmez; j'abjure ma colère.

MINERVE.

Si vous restez en ces lieux tous les cœurs sont à vous.

LE CHŒUR.

Que m'ordonnez-vous de souhaiter à ce pays.

MINERVE.

Que, pour le faire justement triompher, la terre, la mer et l'air conspirent sans cesse. Que la terre, féconde en fruits et en troupeaux, ne se lasse point d'enrichir ces citoyens et d'être pour eux un séjour salubre. Que les impies ressentent votre colère; car j'aime les humains, comme le pasteur ses brebis, mais que la seule race des justes soit exempte de maux. Tel doit être votre soin. Moi, dans les combats que chante la renommée, je ne souffrirai point que la gloire de cette ville triomphante soit jamais éclipsée chez les hommes.

LE CHŒUR.

Consentons d'habiter avec Pallas, et ne dédaignons point la ville dont Mars et le puissant Jupiter ont fait l'asile des dieux et le rempart assuré des autels de la Grèce. Par une bienveillance fatidique, souhaitons que les rayons purs du soleil fassent germer en abondance, au sein de cette terre, tous les biens utiles à la vie.

MINERVE.

Je m'applaudis pour mes concitoyens d'avoir fixé parmi

eux ces puissantes et implacables divinités. Ce sont elles qui règlent tout parmi les hommes. Celui que poursuit leur courroux ne sait d'où partent les coups qui le frappent. Souvent c'est le crime de ses ancêtres qui l'entraîne vers elles ; et, ministre de leur colère, la mort en silence pulvérise le superbe.

LE CHŒUR.

Qu'en faveur de mes vœux, jamais un souffle empesté n'infecte ici les arbres ! Que le poison brûlant qui détruit les plantes dans leur germe s'arrête aux bornes de ce pays ! Que jamais les maux de douleur et de stérilité n'y pénètrent ! Que la terre y nourrisse, en chaque saison, les troupeaux féconds, et leurs femelles deux fois mères ! Et que la postérité de ces citoyens reconnaisse les bienfaits inespérés des dieux !

MINERVE, *aux Aréopagites.*

Gardiens de ma ville, vous entendez ces vœux : ils seront accomplis. Les Furies ont un grand pouvoir auprès des dieux du ciel et des enfers : maîtresses souveraines de la destinée des hommes, elles font vivre les uns dans les chants et la joie, les autres dans la tristesse et les larmes.

LE CHŒUR.

J'éloignerai d'ici les fléaux qui font mourir les hommes avant le temps. Faites jouir longtemps les jeunes épouses des douceurs de l'hymen, vous qui réglez le sort. Déesses, sœurs de ma mère, justes dispensatrices, présentes en tous lieux, agissantes en tout temps, votre équité vous rend les plus vénérables des divinités.

MINERVE.

Que j'aime à les voir favoriser ainsi ce pays ! O doux attrait de la persuasion, vous avez orné mes paroles et désarmé un courroux obstiné. Grâce aux dieux de l'élo-

quence, j'ai vaincu, et ma victoire ne fera que des heureux.

LE CHŒUR.

Que jamais on n'entende ici les frémissements de la discorde, insatiable de maux ! Que jamais la terre, abreuvée et rougie du sang de ses habitants, n'y devienne un théâtre de meurtres et de vengeances mutuelles ; mais que la concorde y règle les affections et les haines : l'union est le remède aux peines des mortels.

MINERVE.

Ces conseils, si vous êtes sages, vous ouvrent le chemin du bonheur. Je prévois que ces déesses si terribles seront le plus ferme appui de mon peuple. Oui, si, rendant amour pour amour, vous les honorez sans cesse, votre pays et votre ville, séjour de la justice, seront à jamais célébrés.

LE CHŒUR.

Adieu, peuple d'Athènes : vivez dans l'abondance ; vivez heureux. Présent à la mémoire de Jupiter, ami de la vierge immortelle qui vous aime, suivez toujours la sagesse : ceux que Pallas couvre de ses ailes sont respectés de son père.

MINERVE.

Adieu, déesses. Je dois marcher devant vous et vous marquer votre demeure. Allez à la lueur de ces flambeaux sacrés, à l'odeur de ces victimes. Retournez aux enfers ; mais écartez de ces contrées ce qui pourrait leur nuire, et n'envoyez vers Athènes que le bonheur et la victoire. Habitants de ces murs, enfants de Cranaüs, conduisez ces nouvelles citoyennes, et méritez les biens que vous allez leur devoir.

LE CHŒUR.

Adieu encore une fois, adieu, vous tous qui habitez Athènes, dieux et mortels, citoyens de la ville de Pallas. Si

vous respectez l'asile que vous nous accordez parmi vous, vous n'aurez jamais de malheurs à déplorer.

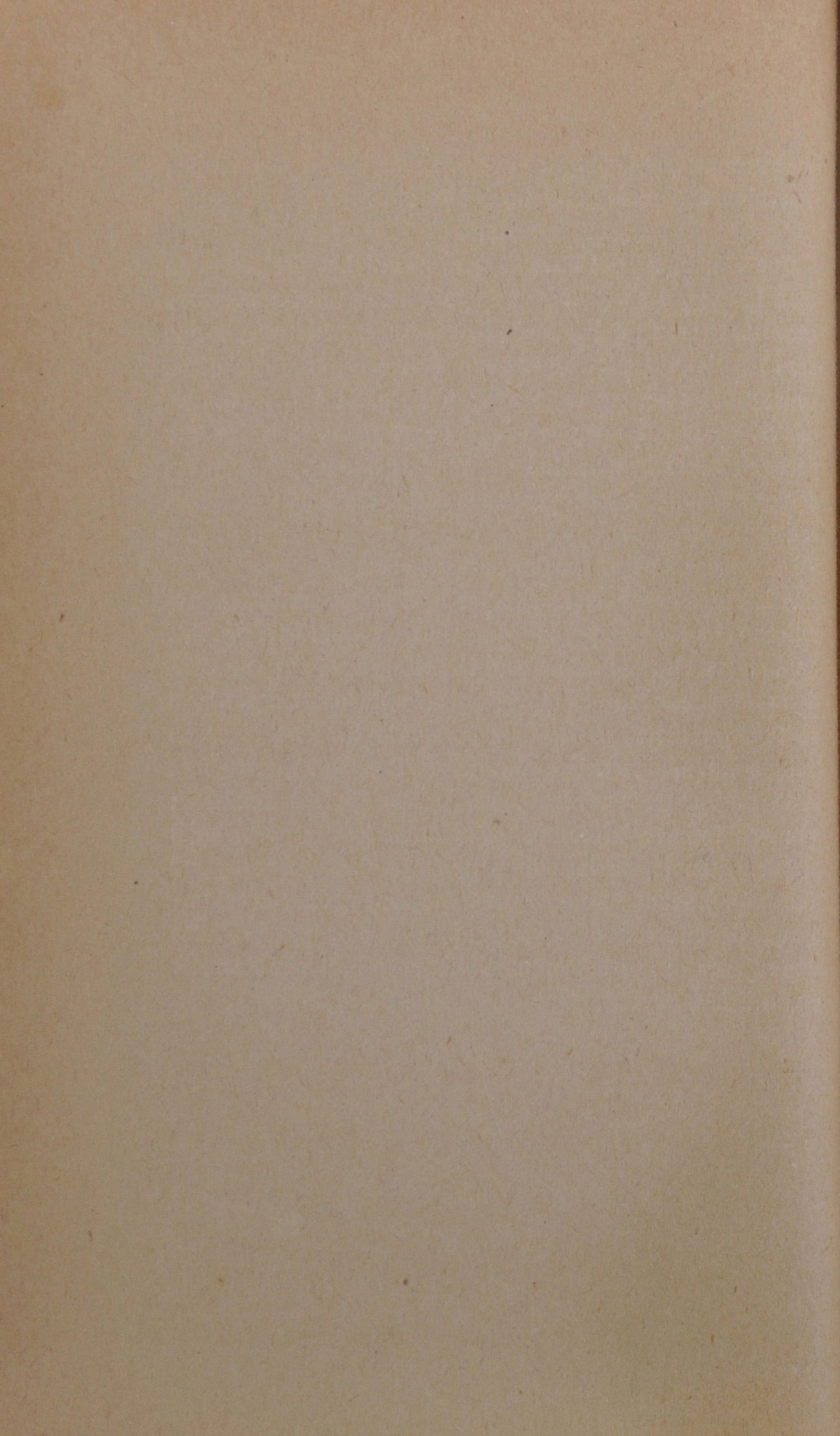
MINERVE.

Que ces vœux sont doux à mon cœur ! Les prêtresses de mon temple, les gardiennes soigneuses de mon image vous accompagneront, et l'éclat de leurs torches pénétrera jusque dans les lieux souterrains. Jeunes vierges, troupe choisie, vous qui êtes la fleur du pays de Thésée, et vous, femmes, mères vénérables, revêtez-vous de pourpre, honorez ces déesses ; faites briller des feux ; méritez que la bienveillance de vos nouvelles concitoyennes se signale à jamais par votre constante prospérité.

CHŒUR DE FEMMES ET DE FILLES ATHÉNIENNES.

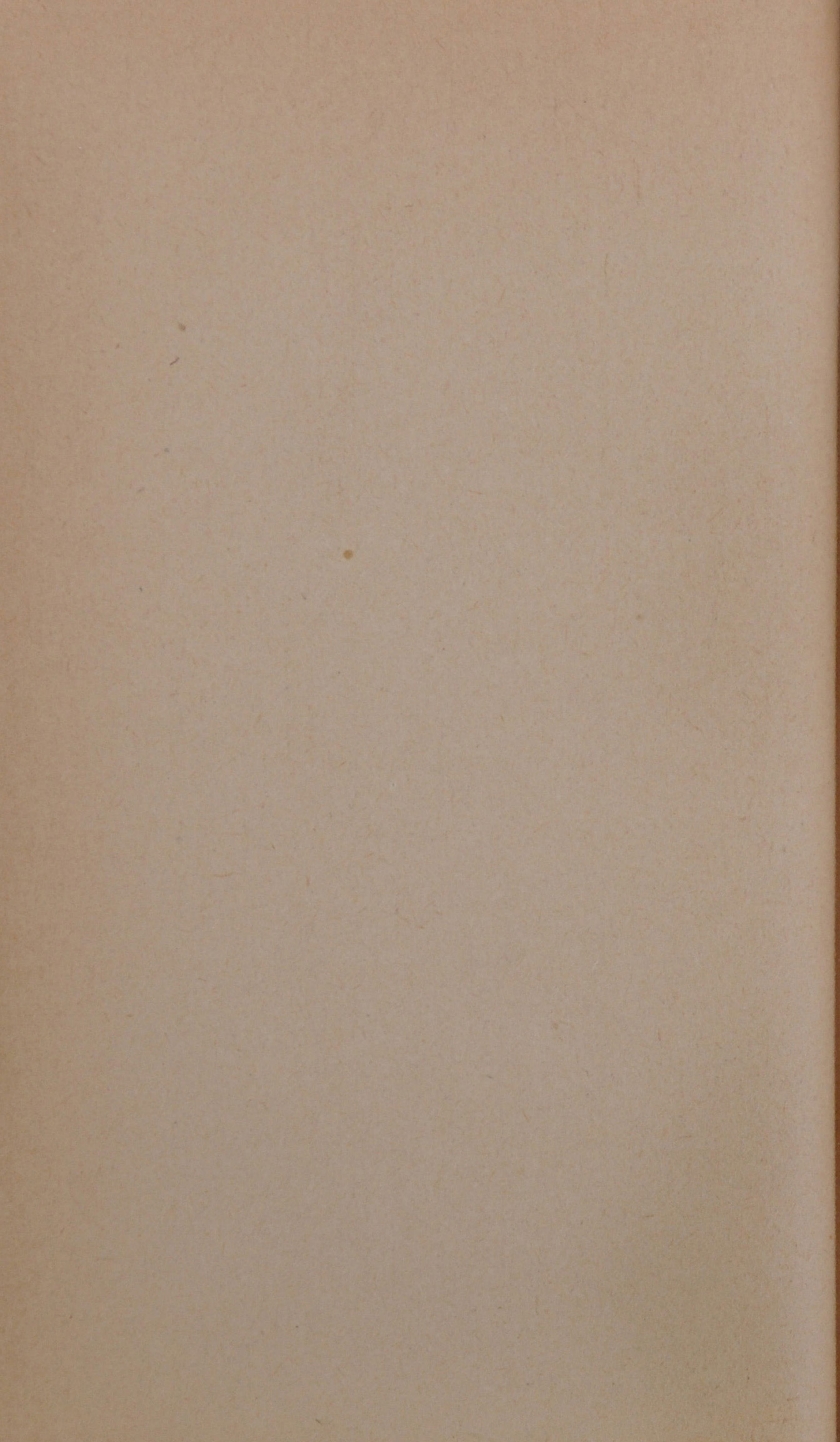
Puissantes et respectables filles de la nuit, chastes déesses, retirez-vous avec la pompe qui vous est due ! (*Au peuple*). Applaudissez !... (*Aux Euménides*). Retournez dans votre antique et souterrain séjour. Honorées de nos respects et de nos sacrifices, soyez-nous favorables !... (*Au peuple*). Peuple, applaudissez tous !... (*Aux Euménides*). Propices et bienveillantes pour ce pays, venez, déesses augustes ; que ces torches brillantes réjouissent vos yeux !... (*Au peuple*). Peuple, en les suivant, chantez des hymnes. (*Aux Euménides*). Nous ferons, sans cesse, à la lueur des flambeaux, des libations dans vos temples... Le peuple de Pallas est toujours sous les yeux de Jupiter ; tel est son heureux destin... (*Au peuple*). Chantez, chantez des hymnes.

FIN.



LES SUPPLIANTES

Tragédie



AVANT-PROPOS

Voici encore une des tragédies les plus simples de la façon d'Eschyle. C'est la dernière de celles qui nous restent de lui. Danaüs régnait en Égypte avec son frère Égyptus. Celui-ci se rendit l'unique maître et soumit son frère à ses lois. Égyptus avait cinquante fils, et Danaüs cinquante filles. Le premier, voulut donner pour épouses à ses fils leurs cousines germaines. La proposition effraya les Danaïdes, qui s'enfuirent à Argos avec leur père Danaüs, afin d'éviter un mariage qui leur paraissait impie. Pélasgus, fils de Palethon, était alors roi d'Argos. Il lui parut inhumain de rejeter les prières de ces illustres Suppliantes, mais dangereux en même temps de les recevoir. Égyptus pouvait lui faire la guerre ; et Pélasgus, en bon roi, content de gouverner son petit état, n'aimait pas à s'attirer des affaires étrangères.

En effet, durant ce trouble un héraut égyptien vient droit aux Danaïdes, et, sans autre préparatif, il les presse, avec menaces, de monter sur le vaisseau. Les Danaïdes jettent des cris pitoyables.

Pélasgus arrive heureusement avec sa cour, et suivis de Danaüs. Témoin de la violence du héraut, qui a déjà saisi une des princesses par sa chevelure, il est indigné de cette audace. Le héraut prétend être en droit d'en user ainsi. A l'entendre, il réclame ce qui appartient à ses maîtres ; il ne viole point l'hospitalité mais se plaint lui-même qu'on la viole à son égard. Et aussitôt il lui déclare la guerre, s'il refuse de délivrer les Danaïdes.

Le roi, accompagné des principaux citoyens, prend hautement les princesses sous sa protection et renvoie le héraut avec dédain.

PERSONNAGES

LE CHOEUR, composé des cinquante Filles de Danaüs.

DANAÛS.

LE ROI D'ARGOS.

SUITE DU ROI.

UN HÉRAUT.

La scène est près d'Argos, au bord de la mer. Le théâtre représente un bois et une colline où l'on voit les statues des différents dieux, qui, chez les Grecs, présidaient aux combats auxquels s'exerçait la jeunesse.

LES SUPPLIANTES

TRAGÉDIE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE¹.

LE CHOEUR.

Dieu des Suppliants, jette sur nous un regard favorable. Nous sommes parties avec nos vaisseaux des bouches sablonneuses du Nil et des lieux voisins de la Syrie. Nous fuyons. Nous ne sommes point des homicides, exilées de leur patrie par une sentence publique, mais nous voulons éviter les liens abhorrés d'un hymen incestueux où le fils d'Égyptus prétend nous engager.

Danaüs notre père, notre conseil et notre chef, a pesé nos maux : le plus léger, à ses yeux, a été de fuir précipitamment au delà des mers ; et nous venons au rivage d'Argos, d'où notre race se vante de tirer son origine par cette génisse errante, que le tact seul et le souffle de Jupiter rendirent féconde. Dans quel pays plus favorable pourrons-nous

1. La première partie de la première scène, où le Chœur parle seul, sert de Prologue.

présenter ces armes des Suppliants, ces rameaux sacrés, entourés de bandelettes ?

O ville ! ô terre ! ô fontaines limpides ! dieux du ciel, divinités formidables des enfers, et toi surtout, Jupiter sauveur, qui veilles sur les justes, faites recevoir avec bienveillance, dans cette contrée, des femmes suppliantes ! Repoussez dans les mers, et l'essaim audacieux des fils d'Égyptus, et leur navire, trop obéissant à la rame, avant qu'ils aient mis le pied sur le sable de ce rivage. Que les tourbillons et la tempête, les éclairs, la foudre et les vents orageux, soulevant les flots courroucés, leur fassent trouver la mort avant que, tyrannisant les filles de leur oncle, ils profanent des lits dont la loi les éloigne !

Divin rejeton d'une mère qui paissait l'herbe des prés, toi qui, au delà des mers, naquis du tact et du souffle de Jupiter, Épaphus, par ce nom où le destin marqua sa puissance, par ce nom qui désigne si bien ta naissance, nous t'invoquons aujourd'hui.

Ici, dans ces champs fertiles, fréquentés par ta mère, rappelant ses antiques malheurs, j'annoncerai, je prouverai mon origine ; j'étonnerai l'habitant de ces lieux : mais, s'il m'écoute, il sera bientôt convaincu.

Peut-être, dans ces bois, quelque augure, frappé de mes plaintes lamentables, croit entendre la voix de la déplorable épouse du perfide Térée et de Philomèle poursuivie par l'épervier.

Chassée de ses bocages et de ses fontaines accoutumées, elle renouvelle ses douloureux soupirs, et pleure le triste destin d'un fils qui, s'offrant à sa mère furieuse, trouva la mort dans ses bras.

C'est ainsi qu'empruntant les chants plaintifs de l'Ionie, moi, nourrie sur les bords du Nil, je meurtris mes tendres

joues et mon sein oppressé de soupirs. J'arrache mes cheveux, tribut du deuil¹ ; et, quand je viens ici des climats sereins de l'Égypte, je crains ceux même qui doivent s'intéresser à ma fuite.

Dieux, auteurs de notre naissance, écoutez-nous et maintenez la justice ! Ne souffrez pas un hymen contraire aux lois ; vous qui haïssez la violence, ne nous donnez que des époux légitimes. Le faible que poursuit la guerre, ne trouve-t-il pas à l'autel un asile protégé par la majesté des dieux ?

Jupiter, que ta volonté se déclare. La volonté de Jupiter est impénétrable ; elle éclaire tout, même les ténèbres : mais le destin de l'homme est toujours dans la nuit.

Les projets arrêtés dans la tête de Jupiter s'exécutent et n'échouent point² ; les voies de sa providence, détournées, imperceptibles et cachées, arrivent toutes au but.

Du haut des célestes remparts il aperçoit et foudroie les impies. Il ne laisse point la force s'armer impunément contre les dieux, et, dans ses saintes demeures, sa suprême intelligence accomplit ses décrets.

Qu'il regarde l'injustice humaine ; qu'il voie où se porte, pour nous forcer à l'hymen, cette jeunesse bouillante, cette race effrénée, qui, mal conseillée par sa passion, et pressée par un aiguillon brûlant, par un désir furieux, cède au crime qui le séduit et l'entraîne au repentir.

A l'approche des maux qui me menacent, je pousse des cris aigus, entrecoupés par mes larmes... Hélas ! hélas !... Mes tristes accents conviennent à la douleur. Je chante sur

1. Littéralement : Je cueille ou j'arrache la dot du deuil, c'est-à-dire mes cheveux.

2. Littéralement : Tombent à plomb, et non sur le dos : terme emprunté à la gymnastique.

moi-même les hymnes de la mort. O terre d'Apis, sois-moi propice¹ !... Reconnais ma voix, quoique étrangère... Je t'implore et t'embrasse mille fois ; vois ces vêtements et ces voiles déchirés.

Si mon sort devient heureux, si j'évite la mort, dieux du ciel, l'encens fumera dans vos temples. Hélas ! hélas !... Cruelle incertitude !... Quel port me sauvera de l'orage ? O terre d'Apis, sois-moi propice ! Reconnais ma voix, quoique étrangère... Je t'implore et t'embrasse mille fois ; vois ces vêtements et ces voiles déchirés.

Aidé des vents et de la rame, l'édifice ailé² qui me garantissait des flots m'a portée jusqu'ici sans éprouver de tempête, et je ne puis encore accuser les dieux. Père immortel, qui vois tout, protège-moi jusqu'à la fin... Fais, hélas !... hélas ! que de dignes filles d'une mère vénérable échappent à de criminels époux !

Toi, dont rien ne trouble l'œil toujours serein, regarde-moi, chaste fille de Jupiter, exauce mes désirs. Vierge immortelle, défends des vierges contre la violence et la persécution. Fais, hélas !... hélas ! que les dignes filles d'une mère vénérable échappent à de criminels époux.

Si l'Olympe m'abandonne, un fatal cordon saura me faire trouver un asile dans le séjour ténébreux qu'habitent les noirs Titans, frappés de la foudre ; là, je présenterai ces rameaux à l'hôte de tous les malheureux, au dieu des morts.

O Jupiter ! toujours la colère des dieux poursuit Io. Je

1. On verra, dans le second acte, pourquoi la contrée d'Argos, ou le Péloponèse, se nommait la terre Apienne.

2. Littéralement : La rame et la maison de bois, vêtue de toile, qui me garantissait de la mer.

reconnais les coups de ton épouse immortelle ; son souffle ennemi a soulevé la tempête.

Mais où serait ta justice si, dédaignant celui dont toi-même tu fus le père, ce rejeton de la génisse que tu chérissais, tu fermais l'oreille à nos prières ? Du haut du ciel, écoute nos voix qui t'implorent.

SCÈNE II.

LE CHOEUR, DANAÛS.

DANAUS.

Mes filles, c'est à vous maintenant d'user de prudence ; un vieillard prudent, un père fidèle a dirigé votre fuite sur la mer. Abordées au rivage, la même prévoyance vous est nécessaire. Gravez mes conseils dans votre mémoire. J'aperçois des tourbillons de poussière, muets avant-coureurs d'une armée. Le bruit des essieux et des roues s'est fait entendre. Je vois des chars arrondis, des coursiers, des soldats secouant leurs piques et couverts de boucliers. Peut-être les chefs de ce pays, instruits de notre arrivée, viennent-ils s'informer eux-mêmes qui nous sommes. Mais, soit que la bienveillance, soit que la colère barbare les amène, le plus sûr est d'occuper cette colline consacrée aux divinités qui président aux jeux. L'autel est un bouclier impénétrable et vaut mieux qu'un rempart ; courez vous y placer. Tenez d'une main ces rameaux couronnés de laine blanche, et de l'autre la statue de Jupiter. Faites à vos hôtes une réponse noble, claire, touchante et convenable à votre sort. Dites, sans balancer, que votre fuite n'est point la punition d'un meurtre, mais que votre voix d'abord ne soit pas

trop assurée. Que votre front modeste, votre œil tranquille soient loin de l'audace. Laissez-vous interroger, et répondez sans prolixité. Ici on est fier et jaloux ; n'oubliez point qu'il faut céder. Étrangères et fugitives, vous avez besoin de tout : le ton altier sied mal à l'indigence.

LE CHŒUR.

Vos discours, mon père, sont prudents ; vos filles le seront aussi ; nous suivrons vos ordres sacrés : que Jupiter, notre aïeul, en soit témoin.

DANAUS.

Ne tardez plus : préparez votre défense.

LE CHŒUR.

Mon père, je voudrais vous voir à mes côtés.

DANAUS, *regardant la statue de Jupiter.*

O Jupiter ! prends pitié de nous avant que nous succombions.

LE CHŒUR.

Qu'il jette sur nous un regard de bonté. Il n'a qu'à vouloir, et l'événement nous sera favorable.

DANAUS, *regardant la statue d'Apollon.*

Invoquez cet oiseau matinal de Jupiter.

LE CHŒUR.

Rayons salutaires du soleil, soyez-nous propices ! Chaste Apollon, dieu jadis exilé du ciel, secourez les mortels dans un destin pareil !

DANAUS.

Qu'il se joigne à nous, et qu'il vienne nous défendre.

LE CHŒUR.

Quelle autre divinité dois-je encore invoquer ?

DANAUS, *montrant la statue de Neptune.*

Voyez ce trident, c'est l'arme d'un dieu.

LE CHŒUR.

Il m'a sauvé sur les flots ; qu'il me sauve au rivage.

DANAUS, *montrant la statue de Minerve.*

Ici, c'est Hermès, tel qu'il est chez les Grecs.

LE CHŒUR.

Puisse-t-il m'annoncer le bonheur et la liberté¹ !

DANAUS, *montrant l'autel.*

Honorez aussi l'autel commun à ces dieux. Venez à cet asile, colombes épouvantées par de cruels éperviers, par d'incestueux ennemis qui souillent leur race. L'oiseau qui dévore l'oiseau, son semblable, peut-il être encore pur ? Le ravisseur qui épouse une fille malgré elle, malgré son père, est-il innocent ? Non, même aux enfers, il n'évitera point son châtement. Un autre Jupiter, chez les morts, juge, dit-on, souverainement tous les crimes. (*L'armée approche*). Mais songez à vous et rangez-vous ici, pour que le succès couronne nos vœux.

1. Littéralement : Qu'il me soit le héraut du bonheur et de la liberté ! Mercure était le dieu des hérauts.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE.

DANAÛS, LE CHOEUR, LE ROI, SUITE DU ROI.

LE ROI.

Qui sont ces étrangères? d'où viennent-elles, vêtues et parées à la mode des Barbares? Ce ne sont point là les vêtements des femmes d'Argos ni d'aucun pays de la Grèce. Quoi, sans héraut, sans l'hôte public, sans guide, vous osez vous présenter! tant de confiance m'étonne. Ces rameaux déposés à l'autel des divinités qui président à nos jeux, annoncent, il est vrai, des Suppliantes; c'est tout ce que des Grecs peuvent reconnaître en vous. Sur le reste, je pourrais former bien des soupçons, mais c'est à vous de parler et de m'éclaircir.

LE CHŒUR.

Nos vêtements, vous l'avez dit, sont étrangers; mais, avant tout, est-ce à un simple citoyen que je parle, ou au ministre de ces autels, ou au chef de cette ville?

LE ROI.

Vous pouvez, avec confiance, m'adresser votre réponse. Fils de Palechton, enfant de la terre, je suis Pélasgus, souverain de cette contrée habitée par les Pélasges, qui portent le nom de leur roi. Je commande aux lieux qu'arrosent vers le couchant le Strymon et l'Axius; mon empire confine aux

Perrhèbes, au Pinde, voisin de la Péonie, aux monts de Dodone, et, de l'autre côté, n'a d'autres bornes que l'humide plaine : c'est surtout ici que je règne. Depuis longtemps cette terre, en l'honneur d'un médecin habile, porte le nom d'Apienne ; car Apis, fils d'Apollon, qui joignait l'art de la divination à celui de la médecine, vint des bords de Naupacte, purgea ce pays des monstres dévorants, des serpents furieux, hôtes féroces et venimeux qu'avait produits la terre jadis souillée de sang. Il apprit aux Argiens à les exterminer, à guérir leurs morsures ; et ce peuple reconnaissant éternisa dans ses chants la mémoire de son bienfaiteur. Je me suis fait connaître. Dites, à votre tour, quelle est votre naissance. Parlez, mais songez que de longs discours déplairaient ici.

LE CHŒUR.

Ma réponse sera courte et claire. Descendante d'une génisse célèbre, mon origine est argienne ; je m'en vante, et je puis le prouver.

LE ROI.

Étrangères, je ne puis croire vos discours. Votre origine, dites-vous, est argienne ; mais vous ressemblez aux femmes de Libye et non à celles d'Argos. (*Il examine leurs vêtements*). Ces plantes ne croissent que sur les bords du Nil : ces caractères ne peuvent avoir été tracés que par des ouvriers cypriens. Peut-être, encore, vous croirais-je de ces indiennes nomades, voisines, dit-on, de l'Éthiopie, qui voyagent sur des chameaux aussi légers que des chevaux ; ou plutôt, si vous portiez des arcs, vous prendrais-je pour ces Amazones toujours vierges, qui se nourrissent de chair. Expliquez-moi comment votre origine est argienne ?

LE CHŒUR.

N'est-ce pas dans cette terre d'Argos que, dit-on, naquit

jadis la prêtresse de Junon, Io, qui, comme l'atteste si haut
la renommée...

LE ROI.

Quoique mortelle, reçut Jupiter dans ses bras.

LE CHŒUR.

Mais non sans que Junon découvrit leurs amours.

LE ROI.

Sans doute elle en fut jalouse : et que fit-elle ?

LE CHŒUR.

Elle changea sa rivale en génisse.

LE ROI.

Ainsi Jupiter n'en put approcher ?

LE CHŒUR.

Jupiter, a-t-on dit, se changeant en taureau...

LE ROI.

Alors son implacable épouse ?...

LE CHŒUR.

Par un surveillant qui voyait tout, fit garder la génisse.

LE ROI.

Ce pâtre clairvoyant, vous le nommez ?...

LE CHŒUR.

Argus, fils de la Terre, qu'Hermès fit mourir.

LE ROI.

Qu'eut à souffrir de plus l'infortunée génisse ?

LE CHŒUR.

Un insecte, dont la piqure rend les bœufs furieux, et que,
près du Nil, nous appelons un taon.

LE ROI.

La força de courir loin de ces lieux ?...

LE CHŒUR.

Vous l'avez dit : votre tradition est la mienne.

LE ROI.

Et ce fut près de Memphis, à Canope.

LE CHŒUR.

Que Jupiter, par son tact seul, la rendit mère...

LE ROI.

Et l'enfant divin, né d'une génisse, fut...

LE CHŒUR.

Épaphus, dont le nom désigne en effet sa naissance.
D'Épaphus naquit Libye, qui eut en partage la plus grande
des trois parts de la terre.

LE ROI.

Quel autre encore dut sa naissance à cette même Libye ?

LE CHŒUR.

Bélus, qui eut deux enfants ; l'un des deux que vous voyez
est mon père.

LE ROI.

Votre père ? quel est le nom de ce sage mortel ?

LE CHŒUR.

Danaüs. Son frère a cinquante fils : on le nomme Égyptus.
Instruit de mon origine, c'est à vous maintenant de protéger
des Argiennes.

LE ROI.

Il est vrai : vos droits ici me semblent certains. Mais,
comment avez-vous pu quitter votre patrie ? quel sort vous
y a contrainte ?

LE CHŒUR.

Roi des Pélasges, l'homme est sujet à bien des malheurs ;
l'infortune voltige autour de lui sous mille formes. Qui ja-

mais eût prévu qu'un jour des filles originaires d'Argos y chercheraient un asile contre un odieux hymen?

LE ROI.

Expliquez-vous. Pourquoi venez-vous à cet autel avec ces rameaux couronnés de bandelettes?

LE CHŒUR.

Pour éviter d'épouser les fils d'Égyptus.

LE ROI.

Qui vous les fait refuser? l'aversion ou la loi?

LE CHŒUR.

Sans la loi, qui n'achèterait un parent pour maître?

LE ROI.

Sans doute; car c'est ainsi que s'affermiraient les familles...

LE CHŒUR.

Et que leurs malheurs se répareraient aisément.

LE ROI.

Mais, enfin, quel devoir voulez-vous m'imposer?

LE CHŒUR.

De ne point me livrer, si je suis réclamée.

LE ROI.

Ce parti est dangereux; c'est m'attirer la guerre.

LE CHŒUR.

Eh bien! la justice soutient ses alliés.

LE ROI.

Oui, si d'abord on l'a consultée.

LE CHŒUR, *montrant l'autel.*

Voyez la poupe d'Argos couronnée de festons ¹.

1. Le poète, par une métaphore hardie, appelle la poupe d'Argos l'autel autour duquel les statues des dieux protecteurs de la ville sont rangés.

LE ROI.

Cet ombrage sacré m'inspire de l'effroi.

LE CHŒUR.

Craignez le dieu des Suppliants, sa colère est pesante. Fils de Palechton, roi des Pélasges, que ton cœur me soit favorable. Regarde en pitié une Suppliante errante et fugitive, pareille à une blonde génisse, qui, sur un roc élevé, implore le secours du pasteur et semble, en gémissant, lui raconter ses peines.

LE ROI.

Je vois cet asile des dieux ombragé de rameaux verts. Citoyenne étrangère, puissiez-vous ne nous point apporter de malheurs ! Puisse votre arrivée inattendue ne point causer ici de trouble, si Argos n'en a pas besoin.

LE CHŒUR.

La fille du tout-puissant, Thémis, protectrice des Suppliants, sait que ma fuite est innocente : vieillard, apprends d'une jeune fille qu'il faut respecter un Suppliant ; ses offrandes, s'il est pur, sont agréées des dieux.

LE ROI.

Ce n'est point dans mes foyers que vous êtes Suppliante. Si c'est un crime pour tout le peuple de vous repousser, c'est au peuple entier de le prévenir ; je ne promets rien avant de l'avoir consulté.

LE CHŒUR.

C'est en toi que résident et la ville et le peuple. Juge sans appel, tu présides au foyer commun, à l'autel. Seul, armé du sceptre, seul, assis sur le trône, d'un seul mouvement de tête tu ordonnes tout ; crains que le crime ne retombe sur toi.

LE ROI.

Que le crime retombe sur mes ennemis. Je ne puis vous secourir sans danger ni rejeter vos prières sans être inhumain. Je ne sais que choisir. Mon cœur craint également et d'accorder et de refuser.

LE CHŒUR.

Songe à celui qui, d'en haut, veille sur les malheureux que repousseraient injustement des parents insensibles. La colère du dieu des Suppliants attend celui que les plaintes de l'opprimé n'ont point attendri.

LE ROI.

Mais, si les fils d'Égyptus prétendent que les lois leur donnent des droits sur vous comme étant vos parents les plus proches, peut-on les contredire? Il faut prouver que, selon les lois, ils n'ont point sur vous de puissance.

LE CHŒUR.

Ah! que jamais je ne sois soumise à des tyrans. Pour fuir un hymen détesté j'irai jusqu'aux bornes du jour. Prends la justice pour alliée, et juge-nous dans la crainte des dieux.

LE ROI.

Cette cause est difficile à juger; ne me prenez point pour juge. Je vous l'ai dit: tout roi que je suis, je ne ferai rien sans le peuple. Que jamais, dans un revers, il ne puisse dire: Pour sauver des étrangères vous avez sacrifié vos sujets.

LE CHŒUR.

Jupiter tient la balance des parents; il reconnaît l'injustice des méchants et le droit des bons. Puisqu'il est équitable, que crains-tu d'embrasser la justice?

LE ROI.

Tel qu'un plongeur, au fond de la mer, j'ai besoin ici de l'œil sûr¹ et perçant d'une profonde et salutaire prudence. D'une part, je dois pourvoir à la sûreté de mon peuple et à la mienne ; de l'autre, la violence ne doit pas profaner des gages sacrés ; il ne faut point, vous laissant arracher des autels où vous êtes ainsi réfugiées, appeler parmi nous un dieu exterminateur, hôte pesant, persécuteur, dont, même aux enfers, la mort ne délivre pas. Avouez-le : j'ai besoin ici d'une prudence salutaire.

LE CHŒUR.

C'est à toi d'y penser. Remplis les devoirs d'un hôte juste et religieux. Ne livre point une étrangère qui fuit au loin une violence impie.

Souverain maître de cette contrée, m'en laisseras-tu enlever à la face des dieux ? D'insolents mortels le tenteront ; crains le courroux céleste.

Verras-tu des Suppliantes, comme un vil troupeau², arrachées par force du pied de ces statues, traînées par leurs habits et leurs voiles ?

N'en doute pas, ce que tu feras aujourd'hui, tes enfants et tes neveux en recevront un jour ou le prix ou la peine. Songe à cette équitable loi de Jupiter.

LE ROI.

Tout est pesé, et je touche à l'écueil. Il faut combattre ou ces dieux, ou les fils d'Égyptus : la nécessité le veut. Tel

1. Le texte semble dire : J'ai besoin d'un œil qui ne soit pas troublé par le vin. Mais cette expression métaphorique était devenue en grec ce qu'est devenu, dans notre langue le mot ivre pour désigner un homme passionné : ivre de gloire, ivre d'amour.

2. Littéralement : Comme des chevaux.

qu'un navire dont les flancs sont assujettis par des cordages, un lien étroit me serre de toutes parts et ne sera point dénoué sans douleur. Qu'on perde ses biens, Jupiter réparateur peut, par un bienfait, nous rendre au delà de nos pertes et remplir nos trésors. Qu'un trait offensant nous échappe en parlant et blesse vivement un ami, la langue qui offensa peut excuser l'offense. Mais, lorsqu'il faut prévenir une guerre civile, quels sacrifices, quels oracles, quels dieux remédieront à un mal... qui n'est que trop certain... au moins mon pressentiment me l'annonce. Combien je désirerais m'abuser et voir l'événement tromper mon attente !

LE CHŒUR.

Après tant de prières, encore une fois, écoutez...

LE ROI.

J'écoute, parlez, rien ne m'échappe.

LE CHŒUR.

Vous voyez ces tissus, ces ceintures...

LE ROI.

Oui ; ils font partie des vêtements des femmes.

LE CHŒUR.

Eh bien ! sachez qu'ils seront ma dernière ressource.

LE ROI.

Expliquez-vous, qu'avez-vous dit ?

LE CHŒUR.

Que votre foi me rassure, ou ces tissus serviront...

LE ROI.

Achevez. Ou ces tissus serviront, à quoi ?

LE CHŒUR.

A montrer à ces dieux un spectacle nouveau.

LE ROI.

Quelle énigme ? et, comment ces tissus...

LE CHŒUR, *montrant les statues.*

Ici même ils seront l'instrument de ma mort¹.

LE ROI.

Ah ! ces mots me percent le cœur.

LE CHŒUR.

Vous m'avez entendue ; vous êtes éclairci.

LE ROI.

Quoi ! de toute part d'insurmontables difficultés ! Je ne vois qu'un torrent de maux prêt à fondre sur moi ; un gouffre de malheurs, une mer difficile et sans port. Si je me refuse à vos demandes, vous menacez de souiller ces autels d'une tache ineffaçable. Si, pour vous défendre contre les fils d'Égyptus, vos parents, j'expose Argos à leurs attaques, n'est-il pas affreux de répandre le sang des hommes pour sauver des femmes étrangères ?... Cependant il faut éviter la colère du dieu des Suppliants. C'est ce que les mortels ont à redouter le plus.

Père vénérable de ces infortunées, prenez ces rameaux ; portez-les dans la ville aux autels des autres dieux de ce pays. Que tous les citoyens vous reconnaissent pour un Suppliant et ne puissent rejeter mes discours, car le peuple est enclin à blâmer ses maîtres. Peut-être, à cet aspect, saisis de pitié, s'indigneront-ils de l'injustice de vos persécuteurs et vous deviendront-ils favorables ; tout homme aime à protéger la faiblesse.

DANAUS.

Qu'il est heureux pour nous de trouver en vous un hôte public aussi respectable que puissant. Mais donnez-moi des guides et une escorte qui me conduisent en sûreté, par la

1. Littéralement : ils serviront à me pendre à ces statues.

ville, aux autels et aux statues de vos dieux tutélaires : nous n'avons ni l'habit, ni les traits des Argiens. L'habitant des bords du Nil ne ressemble point à celui des rives de l'Inachus. Trop de confiance pourrait me nuire ; un ami méconnu est quelquefois immolé.

LE ROI, *à quelques-uns de sa suite.*

Cet étranger a raison. Allez, conduisez-le aux pieds de nos dieux. Si ceux qui vous rencontreront vous interrogent, répondez en peu de mots que vous menez aux autels un étranger Suppliant.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, LE ROI.

LE CHŒUR.

Vous avez instruit mon père ; sa conduite est tracée : mais moi, que ferai-je ? qui me rassurera ?

LE ROI.

Laissez ici ces rameaux, ces signes d'infortune.

LE CHŒUR.

Eh bien ! je les laisse, j'obéis.

LE ROI.

Entrez maintenant dans ce bois ouvert.

LE CHŒUR.

Un bois profane me sera-t-il un asile ?

LE ROI.

Vous n'y serez point livrées aux oiseaux ravisseurs.

LE CHŒUR.

Mais peut-être à des tyrans plus odieux.

LE ROI.

Quel présage ! augurez mieux...

LE CHŒUR.

Doit-on s'étonner si je me livre aux alarmes ?

LE ROI.

Non ; mais la défiance blesse les rois.

LE CHŒUR.

Agissez comme vous parlez et mon cœur est calmé.

LE ROI.

Votre père ne sera pas longtemps seul ; je vais d'abord, rassemblant le peuple, tâcher de vous concilier sa faveur. J'instruirai ensuite Danaüs de ce qu'il doit dire. Vous, cependant, restez ici : adressez vos vœux aux dieux de ce pays ; je vous rejoindrai bientôt. Que la persuasion et la fortune me secondent dans l'événement.

(Il sort, et les Danaïdes descendent dans le bois).

SCÈNE III.

LE CHOEUR.

Roi des rois, le plus heureux des heureux, souveraine puissance des puissances, fortuné Jupiter, écoute mes vœux : viens, et dérobe-nous à des hommes audacieux que tu dois haïr ! Précipite dans l'abîme verdâtre leur navire et ses noirs matelots¹.

Regarde avec pitié des femmes, race antique d'une femme qui te fut chère ; confirme-nous une favorable tradition : souviens-toi du jour où tu touchas Io. Nous nous glorifions

1. Le texte dit en un seul mot : Ce navire conduit à la rame par des noirs.

d'être du sang de cette nymphe ; nous sommes originaires de ce pays.

Sur les vestiges anciens de notre mère, nous venons dans ces prés émaillés qui lui servirent de pâturage. C'est d'ici qu'Io, persécutée par un taon, furieuse, s'élança dans les champs ; elle parcourut cent pays divers, et, franchissant les flots, aborda aux rivages opposés que lui avaient marqués les destins.

Parvenue en Asie, elle traversa la féconde Phrygie, la ville de Teuthras en Mysie, les vallées de Lydie, les monts de Cilicie, le pays des Pamphyliens, et ces fleuves dont le cours est éternel, ces riches campagnes, ces terres fertiles, consacrées à Vénus.

Toujours déchirée par l'aiguillon d'un insecte ailé, victime du courroux de Junon, emportée par le délire d'un indigne tourment, d'une cuisante piqûre, elle vint jusque dans la divine et nourricière contrée qu'engraissent les neiges, et où se répand, amenée par Typhon, l'eau du Nil, inaccessible aux maladies.

Les mortels qui l'habitaient pâlirent et tressaillirent de crainte à ce spectacle étrange... Une génisse farouche, de forme presque humaine ; une génisse demi-femme : quel prodige effrayant !...

Errante et malheureuse Io, dans ta cruelle agitation, quel fut celui qui vint charmer enfin tes douleurs ? le souverain de l'éternité, Jupiter ; son doux pouvoir, son souffle divin, fit cesser une injuste violence. La pudeur t'arracha des larmes ; mais de ton flanc que, sans doute, le dieu même avait fécondé, naquit ce fils glorieux, si fortuné pendant sa longue vie. L'Égypte entière s'écria : Oui, c'est ici la race immortelle de Jupiter. Eh ! quel autre eût arrêté la fureur envieuse de Junon ? C'est lui, c'est son ouvrage. Et moi, qui

jusqu'à Épaphus, fais remonter ma naissance, lequel des dieux dois-je naturellement implorer dans ma juste cause ? Le père de la nature, celui qui règne par lui-même, l'antique et grand auteur de ma race ; Jupiter, dont la faveur opère tout. Il ne jouit point, sur les lois d'autrui, d'un pouvoir borné par un maître : il ne voit point de trône plus élevé que le sien. Pour exécuter ce qu'il a résolu, il parle, et tout s'accomplit.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, DANAÛS.

DANAUS.

Mes filles, rassurez-vous, les suffrages du peuple nous ont été favorables.

LE CHŒUR.

Salut, ô mon respectable père, quelle heureuse nouvelle vous nous apportez ! Mais, dites, qu'a-t-il été résolu ? Qu'est-ce que la pluralité des suffrages a décidé ?

DANAUS.

Les Argiens n'ont point été partagés, et j'en ai rajeuni de joie, au moment où, dans l'assemblée, les mains droites dressées en l'air¹, le peuple a prononcé, d'un concert unanime, que nous serions traités ici, non comme des transfuges, mais comme des habitants libres et jouissant du droit d'asile : que personne, ni étranger ni citoyen, ne pourrait nous en arracher ; et qu'en cas de violence, quiconque ne nous secourrait pas serait réputé infâme et banni par le peuple. Tel est le décret que le roi des Pélasges, craignant que cette ville n'amassât sur elle la colère du dieu des Suppliants, a persuadé à son peuple de porter en

1. On voit ici l'ancienne manière de donner des suffrages dans l'assemblée du peuple.

notre faveur. Violer, a-t-il dit, et les droits du sang et ceux de l'hospitalité, ce serait souiller cette ville d'un double crime qui ferait couler une source intarissable de malheurs. A ces mots, sans l'ordre du héraut, les Pélasges ont élevé leurs mains, et le décret a passé ; le cœur de ce peuple s'est ouvert à la persuasion, et Jupiter a tout conduit.

LE CHŒUR.

Hâtons-nous ; et, par un juste retour, prions pour les Argiens. Que Jupiter hospitalier reçoive des vœux sincères de la bouche de leurs hôtes et les exauce à jamais.

Dieux, enfants de Jupiter, écoutez aujourd'hui nos souhaits pour ce peuple !

Que jamais l'indomptable Mars, qui moissonne les mortels avant le temps, ne fasse entendre ici ses cris douloureux et ne livre en proie aux flammes la ville des Pélasges, puisqu'ils ont eu pitié de nous, puisque leurs suffrages nous ont été favorables, et qu'ils ont respecté les Suppliantes de Jupiter, troupeau noble et malheureux !

Ils n'ont point méprisé des femmes infortunées, ni prononcé pour des hommes audacieux ; ils ont redouté le vengeur vigilant à qui rien ne résiste ; malheur au toit sur lequel s'étend son bras, car ce bras est pesant ! Pour eux, ils ont respecté de chastes Suppliantes nées de leur sang ; leurs sacrifices sans tache seront agréés des dieux.

Que ma bouche, sous ces ombrages, fasse voler ma prière jusqu'aux cieux. Que jamais la contagion ne dévaste ce pays : que la guerre intestine n'y ensanglante jamais la terre !

Que la fleur de la jeunesse n'y soit point moissonnée, et que l'impitoyable amant de Vénus, Mars, ne l'arrache point avant qu'elle soit épanouie !

Que, sur les autels entourés de vieillards vénérables, l'encens fume pour obtenir que cette ville soit bien gouvernée! Qu'ils honorent toujours le dieu puissant de l'hospitalité, le grand Jupiter dont l'antique loi règle nos destins! Puisse la race de leurs rois se perpétuer, et la chaste Diane visiter leurs épouses aux jours de l'enfantement!

Qu'aucun fléau destructeur des humains ne vienne, ravageant cette ville, y faisant taire les chœurs et la lyre, exciter ici les cris des citoyens, et la discorde, mère des pleurs; que l'odieux essaim des maladies repose loin de ses habitants; que le dieu de Lycie soit favorable à la jeunesse!

Fasse Jupiter que la terre, en tout temps, leur paye le tribut de sa fertilité!

Que leurs nombreux troupeaux, devant leur ville, paissent et se multiplient! que les dieux les favorisent en tout! que les muses propices fassent retentir ici leurs chants divins, et que leurs voix si pures, amies de la lyre, s'y unissent en concert!

Que ce peuple respecte toujours ce qu'il doit respecter! qu'un gouvernement sage et prévoyant règle cette ville!

Qu'avant d'appeler la guerre, l'équité, sans effusion de sang, termine les différends avec les étrangers!

Qu'ils honorent toujours les dieux tutélaires de leurs pays par leurs offrandes et leurs sacrifices accoutumés! Qu'ils respectent leurs pères! c'est la troisième des lois solennelles proclamées par la justice.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE.

DANAÛS, LE CHOEUR.

DANAUS.

Mes filles, ces vœux sont justes : je les approuve. Mais écoutez, sans vous troubler, ce que je vais vous apprendre. De cette colline qui a reçu nos supplications, j'aperçois un vaisseau ; j'en reconnais l'enseigne, les agrès, les cordages et les voiles ; sa proue droite et élevée qui regarde le rivage n'obéit que trop au gouvernail : car ce n'est point un vaisseau ami. Je vois des matelots dont les tuniques blanches font ressortir la noirceur de leur teint. D'autres navires suivent en bon ordre... Celui qui marche à la tête, plie ses voiles, et force de rames pour aborder. Voyez ce danger d'un œil tranquille, conservez de la prudence, et attachez-vous à ces statues. Pour moi, je vais appeler nos défenseurs : Peut-être un héraut ou le chef lui-même de nos ennemis, viendra-t-il nous réclamer comme transfuges ; mais on ne l'écouterait point ; cessez de trembler. Si, cependant, le secours tardait, ne quittez point cet asile ; rassurez-vous. Au temps, au jour prescrit, celui qui méprise les dieux en subit la peine.

LE CHŒUR.

Mon père, je frémis... ces vaisseaux... volent... s'il fallait fuir, la crainte m'en empêcherait.

DANAUS.

Le décret des Argiens nous a été favorable, mes filles, n'en doutez pas; ils combattront pour vous.

LE CHŒUR.

La race insolente d'Égyptus est cruelle et insatiable de combats, vous le savez; le vent a servi leur rage et a porté jusqu'ici leurs vaisseaux rembrunis avec leur noire et nombreuse chiourme.

DANAUS.

Il est aussi dans ces lieux des bras nombreux endurcis à la fatigue.

LE CHŒUR.

Ne me laissez point seule, mon père, je vous en conjure; une femme seule n'est rien; elle est sans défense. Pleins de ruse et de fraude ces mortels impurs, pareils aux vautours, ne respecteront pas les autels.

DANAUS.

Voilà ce qui fera votre salut, mes enfants; les dieux les haïront autant que vous les haïssez.

LE CHŒUR.

Ces tridents, ni ces attributs des dieux ne les empêcheront pas de porter la main sur nous. Dans leur sacrilège audace, ces insensés, plus impudents que des chiens furieux, méprisent trop la divinité.

DANAUS.

Mais les loups, dit-on, l'emportent sur les chiens, et le fruit du papyrus le cède au froment.

LE CHŒUR.

Dérobons-nous à leur pouvoir, à la fureur de ces monstres impies et féroces.

DANAUS.

Le débarquement d'une armée n'est jamais prompt; il faut aborder, attacher les câbles au rivage. L'ancre elle-même ne rassure pas sur-le-champ les nochers, surtout quand une côte est sans port et que déjà le soleil rentre dans l'ombre. Tout pilote sage redoute la nuit. Leur armée ne descendra point avant que les vaisseaux soient sûrs d'un abri. Que la frayeur ne vous fasse point oublier ces dieux qui seront votre appui. Je cours avertir les Argiens; ils verront que la faiblesse n'affaiblit ni mon cœur ni mon esprit.

(Il sort).

LE CHŒUR.

O colline vénérable et sacrée! à quoi suis-je réservée? ou fuir? dans quel antre obscur de l'Argolide me cacher? Que ne puis-je, comme la noire fumée, m'avoisinant de la nue, disparaître soudain; ou, m'élevant sans ailes comme la poussière, me perdre dans l'air?

Mon âme, reprends ta force; laisse-moi fuir; mais mon sang est troublé, mon cœur palpite. Mon père, qu'avez-vous vu? Je me meurs; la frayeur me tue. Ah! recourons au nœud d'un fatal cordon avant qu'un ravisseur exécration porte la main sur nous; prévenons sa fureur; sauvons-nous, en mourant, dans l'empire de Pluton.

Que ne vois-je un de ces monts voisins du ciel, où les nues humides déposent la neige, un de ces rocs escarpés, solitaires et sauvages, retraite du vautour et de la chèvre, d'où je puisse me précipiter avant de subir, malgré mon cœur, le joug d'un hymen détesté.

Qu'après ma mort, je devienne la pâture des oiseaux et

des chiens de la contrée; j'y consens... Le trépas délivre des plus déplorables maux!... O mort... préviens, préviens un affreux hyménée! et quel autre que toi me garantira de ses liens?

Que nos voix plaintives... nos chants... nos prières aux dieux... s'élèvent au ciel, et nous en obtiennent le secours et la protection!

O Jupiter! ô mon père! s'il est vrai que tu jettes des regards sévères sur l'injustice, arme-toi pour nous... Souverain de l'univers, respecte aujourd'hui tes Suppliantes. Par une violence insupportable, la race d'Égyptus me poursuit insolemment partout dans ma fuite et vient m'arracher de mon asile. Pèse aujourd'hui nos destins; sans toi, que peuvent les mortels?

(En ce moment un soldat ou un héraut sort du vaisseau, descend à terre, et s'avance vers elles).

Ah! dieux... ah! ciel... Celui qui vient nous enlever descend du vaisseau... Malheureux! puisses-tu périr auparavant... Ciel!... encore un autre... Que tout retentisse de nos cris... Voilà, voilà le prélude, l'annonce de nos maux... Ah! dieux! ô ciel!... fuyons au-devant du secours... Quelles menaces orgueilleuses ils font, et sur le navire, et en s'élançant à terre!... O roi, défends-nous!

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHOEUR, UN HÉRAUT, SUIVI DE SOLDATS.

LE HÉRAUT.

Allons, sans tarder, suivez-moi dans ces vaisseaux.

LE CHOEUR.

Non, non... Que nos cheveux arrachés... nos joues meurtries... une mort sanglante...

LE HÉRAUT.

Venez, malheureuses, venez dans nos vaisseaux sur la plaine liquide, trouver vos maîtres irrités... Je vous traînerai sanglantes au fond de ces navires... Là, vous gémirez... Vous renoncerez, malgré vous, à l'espoir qui vous perd.

(Pendant toute cette scène, le héraut et les soldats font des efforts pour arracher les Danaïdes des statues qu'elles embrassent).

LE CHOEUR.

Ah! dieux!... ah! ciel!...

LE HÉRAUT.

Quittez ces autels; venez dans les vaisseaux; prévenez les châtimens; subissez la loi.

LE CHŒUR.

Non ; que jamais il ne me revoie ce fleuve nourricier dont l'eau vivifiante, dans vos contrées, ranime le sang des mortels. Héraut, je suis ici dans un asile sacré...

LE HÉRAUT.

Vous viendrez au vaisseau ; vous y viendrez bientôt, soit que vous le vouliez ou ne le vouliez pas... La force, la force vous fera marcher... Venez au vaisseau... Mais auparavant ces bras vous feront payer cher votre résistance.

LE CHŒUR.

Hélas !... ô ciel !... hélas !... malheureux !... que n'as-tu péri... proche de ces bois que baigne la mer... sur les roches poudreuses du promontoire de Sarpédon... jouet des vents déchaînés...

LE HÉRAUT.

Criez, gémissiez, invoquez les dieux... vous n'éviterez point le retour en Égypte... Redoublez ces cris... ces plaintes lamentables... déplorez votre infortune...

LE CHŒUR.

Ah ! dieux !... ah ! ciel !... que la terre s'abîme sous tes pas !... Quelles paroles exécrables !... quelle violence inouïe !... Insolent, que le Nil te submerge dans ses eaux !...

LE HÉRAUT.

Marchez, vous dis-je, marchez promptement ; les rameurs vous attendent. Plus de retard, ou, traînées par les cheveux...

LE CHŒUR.

O Jupiter ! je suis tombée dans un piège... Tes autels m'ont trahie... leur secours n'est qu'une ombre... Hélas ! hélas !... O terre ! ô mère des dieux ! détourne un affreux combat... O fils de Rhée ! ô Jupiter !

LE HÉRAUT.

Je ne crains point les dieux de ce pays, ils n'ont point élevé mon jeune âge ; ils n'ont point nourri ma vieillesse.

LE CHŒUR.

Quelle fureur ! c'est un serpent, une hydre prête à me dévorer. Hélas ! hélas !... O terre ! ô mère des dieux !... détourne un affreux malheur... O fils de Rhée ! ô Jupiter.

LE HÉRAUT.

Si vous n'obéissez, si vous ne me suivez, vos habits déchirés, ensanglantés...

LE CHŒUR, *Pélasgus arrive.*

O chefs ! ô princes d'Argos ! on m'entraîne.

LE HÉRAUT.

Vos princes sont les fils d'Égyptus ; bientôt vous les verrez, n'en doutez pas ; vous ne vous plaindrez point d'être sans maîtres.

SCÈNE II.

PÉLASGUS, DANAÛS, LE CHŒUR, LE HÉRAUT,
TROUPE DE PÉLASGES.

LE CHŒUR, *à Pélasgus.*

Seigneur, nous périssons... Un traitement inouï...

LE HÉRAUT.

Vous n'obéissez pas ; il faut donc vous traîner par les cheveux ?

LE ROI.

Téméraire, que fais-tu ? de quel front oses-tu violer le territoire des Pélasges ? Penses-tu ne trouver ici que des

femmes ? Un Barbare insulter des Grecs !... Ton esprit est donc égaré pour commettre un pareil attentat !

LE HÉRAUT.

En quoi donc blessai-je ici la justice ?

LE ROI.

D'abord tu méconnaissais les droits de l'hospitalité.

LE HÉRAUT.

Comment ? lorsque trouvant ce que j'ai perdu...

LE ROI.

A quel hôte public l'as-tu demandé ?

LE HÉRAUT.

Au premier des hôtes, au dieu des recherches, à Mercure.

LE ROI.

Tu parles des dieux et tu les outrages !

LE HÉRAUT.

Je ne connais de dieux que ceux de l'Égypte.

LE ROI.

Et les nôtres, à t'entendre, ne sont rien ?

LE HÉRAUT.

J'emmènerai ces femmes, à moins qu'on ne me les arrache.

LE ROI.

Garde-toi de porter les mains sur elles, ou bientôt le repentir...

LE HÉRAUT.

Est-ce donc là le langage de l'hospitalité ?

LE ROI.

Je ne vois plus un hôte dans un sacrilège.

LE HÉRAUT.

Ferai-je ce rapport aux fils d'Égyptus ?

LE ROI.

Que m'importe, à moi, quel sera ton rapport.

LE HÉRAUT.

Mais enfin, pour m'expliquer clairement, car un héraut doit rendre une réponse précise, que dirai-je à mes maîtres? Qui êtes-vous, pour retenir ces femmes sur qui le sang leur donne des droits? Funeste différend, que Mars jugera sans appeler de témoins, sans admettre de composition! Que de sang va couler avant ce jugement!

LE ROI.

Qu'ai-je besoin de te dire qui je suis? tu le sauras bientôt, toi et ceux qui t'envoient. Quant à ces femmes, si leur cœur y consent, si tes discours respectueux les persuadent, elles peuvent te suivre; mais le peuple d'Argos, d'une voix unanime, a décidé qu'on ne pourrait jamais les y forcer. Ce décret est fixe, irrévocable. Il n'est point gravé sur l'airain ni consigné dans les archives; mais tu l'entends clairement de ma bouche. Maintenant, pars, ôte-toi de mes yeux.

LE HÉRAUT.

Ainsi, vous voulez la guerre? La force et la victoire seront pour les hommes.

LE ROI.

Tu en trouveras ici des hommes, et que n'abreuve point un vin fait avec de l'orge.

(Le héraut part).

Et vous, allez en assurance, allez toutes ensemble avec cette escorte fidèle, dans la ville dont les tours et les remparts sauront vous défendre. Les citoyens vous offrent leurs maisons, et moi mon palais et ma cour. Vous pouvez librement partager avec elle mon heureuse habitation; ou, si vous l'aimez mieux, prenez une demeure séparée: choisissez

ce qui vous plaira davantage. Partout vous serez sous ma protection et sous celle de tous les citoyens, qui s'y sont engagés. Attendez-vous de meilleures sûretés ?

LE CHŒUR.

Que le ciel, roi des Pélasges, vous paye vos bienfaits par des bienfaits ! Mais daignez nous renvoyer Danaüs. Il est notre père. Courageux, sage et prudent, c'est à lui de décider où nous devons habiter. La médisance aime à s'exercer sur les étrangères. Soyons irréprochables.

LE ROI, *à des femmes de sa suite.*

Esclaves fidèles, conduisez-les à la ville. Que la décence prévienne les propos malins ; allez, et que chacune de vous obéisse exactement à Danaüs.

(Il se retire).

SCÈNE III.

LE CHŒUR, DANAÛS, LE CHŒUR DES PÉLASGES.

DANAUS.

Mes filles, offrez désormais aux Argiens, ainsi qu'aux habitants de l'Olympe, des vœux, des sacrifices et des libations : d'un concert unanime, ils sont devenus nos sauveurs. Peu contents d'approuver ce que j'ai fait contre nos cruels parents, ils m'ont donné ces gardes, et par honneur, et de peur que quelque attentat sur mes jours ne souillât à jamais ce pays. Après de tels bienfaits, ces hôtes généreux ont plus de droit à votre respect que moi-même. Aux avis paternels, déjà gravés dans votre cœur, ajoutez celui-ci : le temps seul fait connaître les étrangers, et l'on est enclin à médire d'un nouvel hôte ; aisément la méchanceté trouve à mordre sur

lui. Ornées des grâces attrayantes de la jeunesse, ne déshonorez point votre père. L'innocence n'est pas facile à garder. L'homme, l'habitant des forêts, l'oiseau qui vole, l'insecte qui rampe, chacun, parmi son espèce, lui tend des embûches. Cypris, elle-même, crie que c'est une fleur passagère et défend de la laisser faner. Les charmes d'une jeune fille fixent tous les yeux, qui lancent sur elle les regards du désir. Pour sauver votre vertu, vous avez affronté la fatigue et les mers : si vous la perdiez ici, quelle honte pour nous ! quel triomphe pour nos ennemis ! Deux habitations vous sont offertes ; l'une par Pélasgus, l'autre, plus solitaire, par le peuple ; le choix est égal. Seulement, n'oubliez point mes conseils, conservez votre chasteté plus soigneusement que vos jours mêmes.

LE CHŒUR.

Puissions-nous être, ô mon père, aussi sûres de la faveur des dieux que vous devez l'être de notre vertu ; si le ciel n'en ordonne autrement, mon cœur ne s'écartera point de la route qu'il a suivie jusqu'à présent.

Allons, célébrons les dieux qui défendent et protègent cette ville. Et vous, habitants de l'Érasinus, recevez vos nouveaux hôtes. Oublions désormais les bouches du Nil ; chantons la ville des Pélasges. Chantons les fleuves qui, par mille détours, arrosent ce pays, et dont les eaux salutaires fertilisent cette contrée. Que la chaste Diane nous regarde avec bonté ! Déesse de Cythère, ne nous force point, malgré nous, à l'hymen : un hymen forcé est odieux. Cypris, nous ne méprisons point ton culte. Tu t'assieds, ainsi que Junon, auprès de Jupiter, et ton pouvoir se signale par des coups imprévus. Mère de la Nature, nous sommes prêtes à nous ranger sous ta loi. Il n'est point d'inclination qui ne cède aux divins attraits de la persuasion. Mais, Vénus, les jeux et

les amours sont attachés à la concorde. Je redoute la guerre sanguinaire et les horreurs et la fuite qui l'accompagnent.
(Ici le chœur se partage en deux bandes).

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Dieux ! que m'annonce l'arrivée soudaine de mes persécuteurs, favorisés des vents ¹ ?

SECOND DEMI-CHŒUR.

Résignons-nous d'avance aux arrêts du destin. Qui peut s'opposer aux profonds décrets de Jupiter ? Peut-être, comme bien d'autres avant nous, recevrons-nous les époux que nous craignons.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Ah ! Jupiter, délivre-moi des fils d'Égyptus !

SECOND DEMI-CHŒUR.

Je le souhaite, sans doute ; mais, peut-être, demandez-vous ce que vous n'obtiendrez pas.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Eh quoi ! lisez-vous dans l'avenir ?

SECOND DEMI-CHŒUR.

Pourquoi chercherais-je à sonder la volonté de Jupiter ; c'est un abîme immense ; soyons réservées dans nos vœux.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

Où tendent ces conseils ?

SECOND DEMI-CHŒUR.

A ne point interroger les dieux.

PREMIER DEMI-CHŒUR.

O roi Jupiter ! ô toi dont la main guérissante apaisa les maux de la malheureuse Io, délivre-nous d'un funeste hy-

1. Les filles de Danaüs aperçoivent en ce moment la flotte entière des fils d'Égyptus qui abordent au rivage.

ménée. Soutiens notre faiblesse ; assure le bonheur de notre vie.

SECOND DEMI-CHŒUR.

Que les biens surpassent le mal ; qu'ils soient tempérés l'un par l'autre ; que le juste obtienne justice, voilà ce que je désire ; voilà ce que j'attends du secours libérateur des dieux.

FIN DU THÉÂTRE D'ESCHYLE.

TABLE DES MATIÈRES

NOTICE SUR ESCHYLE.....	1
PROMÉTHÉE ENCHAINÉ, tragédie.....	3
LES SEPT CONTRE THÈBES, tragédie.....	47
LES PERSES, tragédie.....	89
AGAMEMNON, tragédie.....	129
LES CHOÉPHORES, tragédie.....	189
LES EUMÉNIDES, tragédie.....	237
LES SUPPLIANTES, tragédie.....	279



LES MEILLEURS AUTEURS CLASSIQUES

Français et Étrangers

Les éditions, à très bas prix, des auteurs classiques, tout en servant à la diffusion des chefs-d'œuvre de l'esprit humain, ont le défaut de ne pas faire bonne figure dans une bibliothèque.

Il fallait trouver le volume économique et présentable, à placer sur les rayons de ce meuble, cher à toute personne un peu soucieuse des choses intellectuelles de la vie.

La publication de cette édition, basée sur un tirage énorme, remplit ce but. Chaque auteur est annoté par un de nos meilleurs écrivains.

Il paraît deux volumes par mois.

VOLUMES PARUS :

ARISTOPHANE, THÉÂTRE. 2 vol.
BEAUMARCHAIS, THÉÂTRE.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, PAUL ET VIRGINIE.
BOCCACE, LE DÉCAMÉRON. 2 vol.
BOILEAU, ŒUVRES POÉTIQUES ET EN PROSE.
BOSSUET, ORAISONS FUNÉBRES.
— DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE.
BRANTOME, DAMES GALANTES.
CÉSAR, COMMENTAIRES SUR LA GUERRE DES GAULES.
CHATEAUBRIAND, ATALA; RENÉ; LE DERNIER ABENCÉRAGE.
CORNEILLE, THÉÂTRE. 2 vol.
DANTE, LA DIVINE COMÉDIE.
DESCARTES, DISCOURS DE LA MÉTHODE; MÉDITATIONS MÉTAPHYSIQUES.
DIDEROT, LA RELIGIEUSE; LE NEVEU DE RAMEAU.
FÉNELON, TÉLÉMAQUE.
FOE (DANIEL DE), ROBINSON CRUSOE.
GÛTHE, WERTHER; FAUST; HERMANN ET DOROTHÉE.
HOMÈRE, ILIADE.
— ODYSSEE.
LA BRUYÈRE, CARACTÈRES.

LA FAYETTE (M^{me} de), MÉMOIRES; PRINCESSE DE CLÈVES.
LA FONTAINE, FABLES.
— CONTES.
LA ROCHEFOUCAULD, MAXIMES.
MAISTRE (X. DE), ŒUVRES.
MARIVAUX, THÉÂTRE CHOISI.
MOLIÈRE, THÉÂTRE. 4 vol.
MONTAIGNE, ESSAIS. 4 vol.
MONTESQUIEU, LETTRES PERSANES.
PASCAL, PENSÉES.
— LES PROVINCIALES.
RABELAIS, ŒUVRES. 2 vol.
RACINE, THÉÂTRE. 2 vol.
ROUSSEAU (J.-J.), CONFESIONS. 2 vol.
— JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE. 2 vol.
SCHILLER, LES BRIGANDS MARIE-STUART; GUILLAUME-TELL.
SÉVIGNÉ (M^{me} de), LETTRES CHOISIES.
SPINOZA, ETHIQUE.
STAEL (M^{me} de), DE L'ALLEMAGNE. 2 vol.
VIRGILE, L'ÉNÉIDE.
VOLTAIRE, DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE. CHARLES XII.

Etc., etc., etc.

Chaque volume broché, 95 cent., relié toile pleine, 1 fr. 75